

# \*— SEPTEMBRE. —\*

## — Mois consacré à Notre-Dame des Sept Douleurs. —

Résolution du mois : *La piété.*

1. M.—Décollation de S. Jean-Baptiste. La piété est utile à tout.
  2. J.—S. Etienne. La piété a les promesses de la vie présente.
  3. V.—*Premier vendredi du mois.* Sait bien vivre qui sait bien prier.
  4. S.—De l'immaculée Conception. La dissipation évapore le cœur.
- 
5. D.—Solennité de la Nativité de la S. Vierge. Salut, aimable Vierge !
  6. L.—Notre cœur est petit, mais la prière l'élargit et fait aimer Dieu.
  7. M.—Je n'ai rencontré l'innocence que sous la garde de la prière.
  8. M.—Nativité de la Sainte Vierge : C'est l'aurore du grand jour.
  9. J.—S. Pierre Claver. Dieu veut être invoqué, sollicité et importuné.
  10. V.—S. Nicolas de Tolent. La prière persévérante obtient son effet.
  11. S.—Si vous ne priez pas, il est certain que vous vous damnerez.
- 
12. D.—Fête du saint Nom de Marie. Quelle douceur dans le nom de Marie !
  13. L.—La prière doit être à l'âme ce que la respiration est au corps.
  14. M.—Exaltation de la sainte Croix. Priez, ne cessez jamais de la faire.
  15. M.—Q.-T. Le mauvais grain ne donne jamais une bonne farine.
  16. J.—SS. Corneille et Cyprien. La prière est l'affaire du cœur.
  17. V.—Q.-T. Stigmates de saint François. Prière et mortification.
  18. S.—Q.-T. S. Joseph de Cup. Faites tout pour la gloire de Dieu.
- 
19. D.—N.-D. des Sept Douleurs. Faites dévotement le signe de la croix.
  20. L.—S. Eustache. Rien de plus utile que les oraisons jaculatoires.
  21. M.—S. Mathieu, ap. Pour être écouté de Dieu, il faut s'écouter.
  22. M.—S. Thomas de Villen. Souvenons-nous de la présence de Dieu.
  23. J.—S. Lin. Un ami pense souvent à son ami.
  24. V.—Notre-Dame de la Merci. Dans le danger, invoquez Marie.
  25. S.—Ce n'est pas le temps de prier qui manque, mais la volonté.
- 
26. D.—16<sup>e</sup> Dimanche après Pentecôte. La messe est la grande prière.
  27. L.—SS. Côme et Damien. Accomplir ses devoirs d'état est une prière.
  28. M.—S. Wenceslas. Vous priez, il est certain que vous vous sauvez.
  29. M.—S. Michel archange. Les saints Anges louent Dieu sans cesse.
  30. J.—S. Jérôme. Ayez une grande vénération pour les prêtres.



## LE RESPECT ENVERS LE TRÈS SAINT SACREMENT

L'abbé Allemant, qui fonda, à Marseille, l'*Œuvre de la Jeunesse*, aimait beaucoup le Très Saint Sacrement et tenait à inculquer aux jeunes gens le respect et l'amour envers Jésus présent sur nos autels. — Si un enfant entrait brusquement dans la chapelle, le digne abbé le faisait sortir et rentrait avec lui pour lui apprendre comment on ouvre la porte sans bruit, comment on s'avance modestement jusqu'au bénitier, où l'on plonge légèrement les deux doigts de la main droite, pour faire ensuite avec attention le signe de la croix ; comment, enfin, en passant devant l'autel, on se prosterne respectueusement.

“ Pour faire cette gémuflexion, disait-il, il faut que le genou droit aille jusqu'à terre et touche la cheville du pied gauche, tandis que le corps incliné et les yeux baissés ou fixés sur l'autel expriment à la fois l'humilité et le respect.”

\*  
\*\*

Saint Philippe de Néri remarqua un jour, à sa grande douleur, comment une personne, immédiatement après avoir reçu la sainte Hostie, se dirigea vers la porte de l'église pour s'en aller. Aussitôt le saint homme ordonna à deux enfants de cœur de prendre des flambeaux allumés et d'accompagner la personne qu'il leur désigna. Celle-ci, surprise de ce procédé étrange, demanda ce que cela signifiait ; et, sur la réponse des enfants, que le prêtre leur avait donné cet ordre, elle se dirigea vers saint Philippe pour le mettre à la raison. Mais celui-ci, avec un sérieux charmant, lui dit : “ Quand un prêtre porte le Saint Sacrement dans un ciboire, il est toujours accompagné de deux ministres munis de flambeaux allumés, et le même honneur doit être rendu, me semble-t-il, à celui qui porte la sainte Eucharistie dans son cœur.” L'autre reconnut sa faute, et alla s'agenouiller aussitôt pour rendre à Jésus-Christ ses devoirs d'adoration et d'action de grâces.

## QUELQUES MOTS AUX ÉLÈVES.

Après le repos des vacances, vous voilà revenus à l'école pour reprendre le cours de vos petites études.

Déjà vous aviez fait des progrès en instruction religieuse, en lecture, en écriture, en histoire sainte, en arithmétique, et peut-être avez-vous obtenu des prix en récompense de votre application : que ce vous soit donc un encouragement pour travailler avec encore plus d'ardeur.

Quoique jeunes, vous avez certainement entendu des gens se plaindre de n'avoir pas reçu une instruction en rapport avec leur position actuelle.

L'un disait : " Quel malheur pour moi que mes parents n'aient pu m'envoyer à l'école ! " — " Oh ! combien, disait un autre, je me repens de n'avoir pas travaillé à mon instruction pendant mon enfance ! "

Au contraire vous n'avez jamais rencontré personne qui vous ait dit : " Je suis fâché d'avoir appris à lire et à écrire ; je voudrais ne rien savoir, n'être qu'un ignorant. "

Il faut donc aimer le travail qu'on vous fait faire en classe, et qui vous sera très utile dans la suite de votre vie.

Apprenez bien vos prières, recitez-les avec piété, afin que le bon Dieu vous bénisse, et fasse de vous, par sa grâce, des élèves, qui s'appliquent de tout leur cœur à le connaître, à l'aimer, à le servir.

Vous grandissez en avançant en âge ; il faut en même temps grandir par l'esprit et le cœur ; et c'est ce que vous ferez en apprenant bien tout ce qu'on vous enseigne à l'école ; il faut qu'à la fin de l'année que nous commençons, vous soyez beaucoup plus instruits que vous ne l'êtes ; car, s'il en était autrement, vous n'auriez pas accompli la volonté de Dieu ni celle de vos parents, qui font pour vous tant de sacrifices ; on vous appellerait paresseux et ingrats ; et plus tard, quand vous seriez grands, vous diriez, vous aussi " Oh ! combien je regrette de n'avoir pas mieux travaillé à mon éducation, lorsque j'allais à l'école ! "



NOTRE-SEIGNEUR DANS LE CHAMP DES ÉPIS

---

## LE CHAMP DES ÉPIS

---

“ Or il arriva qu'un jour de sabbat, comme Jésus passait le long des champs couverts d'épis, ses disciples pressés par la faim se mirent à arracher quelques épis, qu'ils froissaient dans leurs mains pour les manger.”—Cette action n'avait rien de répréhensible et était même permise par la loi de Moïse. “ Si vous entrez dans les blés de votre ami, est-il dit dans le Deutéronome, ch. XXIII, 25, vous pouvez cueillir des épis et les froisser dans les mains.”

Mais quelques Pharisiens, en ayant été témoins, dirent aux disciples : “ Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ? ”—S'adressant ensuite à Jésus, ils lui dirent : “ Voilà que vos disciples font une chose qui n'est pas permise les jours de sabbat.”

Alors Jésus leur fit cette réponse : “ N'avez-vous point lu ce que fit David quand, pressé par la faim, lui et ses compagnons, il entra dans la maison de Dieu, sous Abiathar, prince des prêtres, et mangea *les pains de proposition* et en donna à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il ne fût permis qu'aux seuls prêtres d'en manger ? 1 Reg. XXI.

“ N'avez-vous pas encore lu dans la Loi, qu'aux jours du sabbat les prêtres violent le repos sacré dans le temple, et que pourtant ils ne pèchent point en cela ? Or, je vous le dis, *il y a un quelque'un plus grand que le Temple*. Si vous compreniez cette parole : “ Je veux la miséricorde et non le sacrifice,” vous n'auriez jamais condamné des innocents.

“ Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. C'est pourquoi *le Fils de l'homme* est le maître du sabbat.”

Notre-Seigneur, ayant ainsi reproché aux Pharisiens leur partialité et leur pharisaïsme outré, les laissa dans la confusion et passa outre avec ses disciples.

---

## L'ÉCOLIER, LA GUÊPE ET LE LABOUREUR.

Un écolier espiègle, et même un peu méchant,  
 Vit un jour, en se promenant,  
 Un nid de guêpes, où la mère  
 Choyait avec soin ses petits.

Bien que ces animaux, toujours restés tapis,  
 N'eussent rien fait qui pût provoquer sa colère.  
 L'enfant, suivant son caractère,  
 Se fait un jeu de les vexer ;  
 Et s'armant, pour cela, d'une longue baguette,  
 Dans le nid percillé qui leur sert de retraite  
 Il ne craint pas de l'enfoncer.  
 Mais la guêpe, qui n'est pas tendre,  
 Pour se venger ou se défendre,  
 Fond sur le petit malfaiteur,  
 Et vous lui fait une piqure  
 Qui, dans l'instant, de sa figure  
 Du double augmentant la grosseur,  
 Lui fait bientôt pousser de grands cris de douleur.  
 A sa voix un bon laboureur  
 Quitte son travail, et s'empresse  
 De venir au secours du petit malheureux.  
 " Qu'avez-vous ? lui dit-il, d'un ton plein de tendresse,  
 Et pourquoi poussez-vous tant de cris douloureux ? "

Alors, confus et larmoyant,  
 L'écolier sans déguisement  
 Lui raconte son aventure ;

Et le bon paysan, touché de son malheur,  
 Par ses discours d'abord l'anime, le rassure,  
 Et par ses soins ensuite il calme sa douleur.  
 Mais pour guérir aussi son cœur :

" Vous voyez, lui dit-il, les maux que l'on s'attire  
 Lorsque l'on est assez méchant  
 Pour se faire un plaisir de nuire.  
 Corrigez-vous donc mon enfant ;  
 Profitez du malheur qui vient de vous instruire,  
 Et souvenez-vous bien que le mal que l'on fait  
 Rend toujours malheureux celui qui le commet.

Le petit Georges vient d'être piqué par une guêpe :  
 — Ça m'aurait été bien égal, dit-il, au milieu de ses sanglots, qu'elle se promenât sur ma main, si.... si.... elle s'était pas.... assise si fort !



## **LES PRIVILEGES DE JESUS.**

Un jour que Jésus, après avoir enseigné, était fatigué, on lui amena beaucoup de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et les bénit. Ses Apôtres

voulaient les écarter avec leurs mains. " Non, dit-il, ne les empêchez pas d'approcher ; laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent." Et il les embrassait, leur imposait les mains, et les bénissait.

Une autre fois, comme ses disciples lui demandaient qui était le plus grand dans le royaume des cieux, Jésus prenant un petit enfant et le mettant au milieu d'eux, leur dit : " En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Quiconque est humble, comme ce petit enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux ; et quiconque reçoit en mon nom un de ces petits me reçoit moi-même. Mais, pour celui qui scandalise un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendit au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Prenez garde donc de mépriser un de ces petits, car, je vous le dit : leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux."

---

### MARTYRS !

Oh ! quel nom glorieux de ma lèvre s'envole !  
Martyrs ! quel mot divin ! Martyrs ! quelle auréole !

A vous les lis, pour vous les fleurs.

Sur vos fronts rayonnants, couronnés d'innocence,  
La cruauté romaine émuissa sa puissance,

Et la torture ses fureurs.

## LA PETITE COLOMBE D'ARGENT

(LÉGENDE).



DANS un monastère de Naples, renommé par sa régularité et sa ferveur, vivait une jeune enfant qu'on appelait Colombe.

Douce, candide et pure comme l'oiseau dont elle portait le nom, Colombe faisait le charme de ses compagnes et l'orgueil de sa tante, abbesse du monastère.

A peine âgée de six ans, cette enfant bénie soupirait sans cesse après JÉSUS ; son plus ardent désir eût été de le recevoir dans son cœur par la sainte communion.

En ce temps-là le Saint Sacrement n'était pas renfermé dans un tabernacle de pierre ; on le mettait dans un vase d'argent ou d'or suspendu sur l'autel, et ce vase avait ordinairement la forme d'une colombe. Pou-  
vait-on choisir un plus touchant symbole ?

Souvent la jeune enfant, dont je raconte l'histoire, allait à la chapelle et disait dans sa foi naïve : " Ah ! si la colombe pouvait descendre et m'apporter Celui que j'aime ! "

Les assiduités de l'enfant, auprès du petit oiseau de l'autel, devenant de jour en jour plus longues et plus fréquentes, elle languissait, cette frêle plante, loin de Celui qui l'avait charmée.

Triste et plaintive, elle répétait en pleurant : " Viens, ma sœur, me donner Celui que j'aime ! "

Un jour son visage perdit son éclat, ses lèvres leur

sourire, ses yeux leur vivacité ; ses pas languissants la ramenaient sans cesse auprès du cher oiseau qui gardait son JÉSUS, et plus que jamais elle disait : “ Ah ! si la colombe pouvait me donner Celui que j'aime ! ”

La colombe ne descendit pas, et la pauvre petite Colombe devint si faible, si faible, qu'il fallut la porter à la chapelle.

Elle, se faisant placer juste au-dessous de la colombe d'argent, pendant de longues heures la contempla dans une douce et ineffable extase.

L'oiseau semblait aussi regarder avec amour sa petite compagne, lorsqu'elle lui disait : “ Viens, ma sœur, me donner Celui que j'aime ! ”

Un autre jour, oh ! qu'elle était faible, Colombe ! on la porta, après beaucoup d'instances et de prières, à sa place favorite : elle voulait encore voir son JÉSUS.

Arrivée à la chapelle, Colombe supplie qu'on veuille bien la laisser seule. Les religieuses, inspirées sans doute par DIEU, n'eurent pas le courage de contrarier l'enfant et se retirèrent.

Cependant une petite fille, amie de la pauvre malade, resta derrière un pilier pour la garder.

Colombe, se croyant seule, croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux vers l'oiseau en disant :

“ Oh ! si tu pouvais descendre jusqu'à moi et me donner le Bien-Aimé de mon cœur ! ”

Et la colombe cette fois descendit vers celle qui l'appelait.

Un nuage vapoureux les enveloppa soudain comme

une gaze légère, et pas un regard étranger ne put pénétrer ce mystère.

La petite fille qui se trouvait dans la chapelle, témoin de ce prodige, courut avertir les religieuses. A leur arrivée, l'oiseau avait déjà repris sa place et Colombe paraissait prier encore.

On s'approcha d'elle, mais ses yeux étaient clos ; un doux sourire errait sur ses lèvres pâlies, mais son cœur ne battait plus.

L'âme de l'enfant s'était envolée dans le baiser de JÉSUS ; on trouva une hostie de moins dans la colombe de l'autel.

---

### LA LAMPE DU SANCTUAIRE.

---

**Q**UEL est ce feu sacré qui brille avec mystère,  
Et répand ses lueurs dans l'ombre du saint lieu ?  
Est-ce l'œil enflammé d'un archange en prière,  
Qui contemple, ravi, la majesté de DIEU ?

C'est la lampe du sanctuaire,  
Qui brûle à l'autel, nuit et jour :  
Doux symbole de la prière,  
Suave emblème de l'amour.

La lampe de l'autel nous instruit par sa flamme ;  
Elle dit : Adorez, implorez à genoux.  
Il est là, le trésor et l'amour de votre âme,  
JÉSUS, son bien-aimé, son adorable époux.

Adorez avec foi le DIEU du tabernacle,  
L'Agneau, le bon Pasteur, le doux Emmanuel,  
Le Rédempteur vivant, le vrai pain du miracle,  
La lumière du monde et la splendeur du ciel.

Une étoile autrefois apparut aux rois Mages  
Et conduisit leurs pas au berceau du Sauveur.  
O lampe, ta lumière appelle mes hommages  
Pour le Maître des rois qui demande mon cœur.

Le monde est une mer sous un ciel plein d'orage,  
Et je crains ses écueils, le naufrage, la mort ;  
Mais de ton feu sacré la clarté sans nuage,  
Comme un phare béni, me désigne le port.

O lampe, comme toi, que mon cœur se consume,  
Qu'il brûle de ferveur en présence de DIEU ;  
Qu'il ait la bonne odeur de l'encens qui parfume,  
La douceur de ton huile et l'ardeur de ton feu !

Pendant les longues nuits, quand notre âme sommeille  
Dans l'obscur prison de notre corps mortel,  
Tu brilles devant DIEU, pour moi ta flamme veille.  
Ah ! dis-lui mon amour, mon amour éternel !

J. RICHARD.



**MON PETIT CRUCIFIX.**

**M**ON petit crucifix ! c'est mon ami fidèle !  
A l'amour de Jésus, doucement il m'appelle ;  
C'est un rayon brillant dans un ciel orageux,  
C'est l'aurore annonçant un soleil radieux !  
Mon petit crucifix, à la main de ma mère,  
Recevait autrefois ma naïve prière.  
Je lui disais tout bas, d'un air bien recueilli :  
Jésus de Bethléem, de Dieu Fils accompli,  
Garde au jeune chrétien le trésor de la grâce !  
Que jamais le péché n'imprime en lui sa trace !  
De mes parents chéris bénis l'amour constant !  
Je le sais, comme moi, tu fus petit enfant ;  
Comme moi, tu reçus de bien douces caresses :  
Mon petit crucifix, protège mes tendresses !  
Bientôt je grandissais ; toujours à deux genoux,  
Soir et matin fidèle au Dieu si bon pour nous,  
Je demandais la force et la persévérance.  
Puis vint le jour sacré : vrai soleil de l'enfance,  
Jour dont le souvenir, vivant au fond du cœur,  
Symbolise le ciel, le suprême bonheur.  
Mon petit crucifix reçut ma confiance,  
Alors que prosterné, tremblant, dans le silence  
Je préparais à Dieu, mon Hôte, mon Sauveur,  
Un ciboire sacré sur l'autel de mon cœur.  
Cher petit crucifix, je m'en souviens encore ;  
Oui, tu me consolais en cette douce aurore.  
J'hésitais, plein d'amour, devant le Sacrement

Que l'ange nous envie... O céleste aliment !  
Un seul regard vers toi dissipa mes alarmes ;  
Je me relevais fort, en te couvrant de larmes.

Il est passé ce jour... et dans mon cœur souffrant  
Je sens que je vieillis ; je ne suis plus enfant,  
Mon petit crucifix est là, toujours fidèle.  
Si mon âme s'émeut et si ma foi chancelle,  
Il parle tendrement et semble s'animer :  
J'ai soif ! dit mon Sauveur, j'ai soif, je veux aimer !  
Parlez, Seigneur Jésus, par vos mains transpercées,  
Par votre chef en sang ! Vos lèvres desséchées  
Disent si haut : Aimez ! Je vous entends, Seigneur,  
Mon petit crucifix, mon Jésus, mon bonheur !  
Aux feuilles du palmier, dans les forêts profondes  
De ces lointains pays appelés nouveaux mondes,  
On dit que chaque mère attache le berceau  
De son enfant ; la brise agite le rameau ;  
Et dans ce nid si doux, caché sous le feuillage,  
L'ange repose en paix. Quelle fidèle image !  
Quel que soit de mes ans le nombre bien compté,  
Pour vous je suis enfant, Dieu de l'éternité !  
Soyez, ô mon Jésus, mon palmier, sainte branche  
Où mon cœur se suspend ; mon cœur qui souvent penche,  
Brûlé par les rayons d'un soleil dévorant !  
Palmier divin, Jésus, abritez votre enfant ;  
Veillez à son chevet lorsque la nuit est close.  
Que sous votre regard doucement il repose !

---



**SA GRANDEUR Mgr PAUL BRUCHESI**  
ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

---

**ACCLAMATION**

EN RÉPARATION DES BLASPHEMES ET AUTRES  
PAROLES IMPIES.

---

Dieu soit béni !

Béni soit son saint Nom !

Béni soit Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme !

Béni soit le nom de Jésus !

*Béni soit le Sacré Cœur !*

Béni soit Jésus dans le Très Saint Sacrement de l'autel !

Béni soit l'auguste Mère de Dieu, la très sainte Vierge  
Marie !

Béni soit sa sainte et immaculée Conception !

Béni soit le nom de Marie, vierge et mère !

Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints !

---

Puissions-nous dire aussi avec l'Apôtre : "*Je vis, non plus moi : mais JÉSUS-CHRIST en moi ; et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de DIEU, qui m'a aimé et s'est livré pour moi.*" Mais, remarque Bossuet : "Si je suis encore touché d'un amour humain, *je vis encore ; si je hais celui qui me hait, je vis encore ; si je ressens les injures, je vis encore ; si je suis touché du plaisir, je vis encore ; si la douleur me pénètre, je vis encore. Ce n'est pas JÉSUS qui est ma vie.*"

"Adieu, adieu ; je m'en vais : je ne suis plus rien ; je ne suis plus *moi ; c'est pour JÉSUS que je vis ; c'est JÉSUS qui vit en moi. C'est ainsi qu'il faudrait être : c'est le fruit de l'EUCCHARISTIE.*"

## STROPHES

*A la Sainte Vierge.*

*Andante.*

Bé - nis - sez - nous, Vier - ge Ma - ri - e,  
 Nous a - vons tous re - cours à vous ;  
 Bé - nis - sez - nous, Mè - re ché - ri - e,  
 Et tour - nez vos re - gards sur nous, vos regards sur nous.

*A saint Joseph.*

Epoux de la Vierge Marie,  
 Qui avez nourri JÉSUS-CHRIST,  
 Venez à la fin de ma vie,  
 Venez recevoir mon esprit. } *bis.*

*A l'Ange gardien.*

Saint Ange, par la Providence,  
 Destiné pour me diriger,  
 Ah ! soyez toujours ma défense,  
 Préservez-moi de tout danger. } *bis.*

*Au saint Patron.*

O vous qui régnés dans la gloire,  
 Grand Saint dont je porte le nom,  
 Daignez m'obtenir la victoire } *bis.*  
 Contre les efforts du démon.

## CAUSERIE SUR LE PROTESTANTISME.

### I. DE L'ABÎME QUI SÉPARE LE PROTESTANTISME DE L'ÉGLISE.



ORSQUE les agents de la propagande protestante ont affaire à quelque âme naïve et ignorante, il leur arrive quelquefois de commencer leurs tentatives par cet exorde insinuant : " Protestant ou catholique, c'est à peu près la même chose." Et bien des catholiques répètent ce blasphème, sans se douter que c'est là une grave insulte contre la sainte Église, leur mère.

Le protestantisme avec ses mille sectes, à *peu près* la même chose que la religion catholique ! Mais y pense-t-on ? Mieux vaudrait dire que la fausse monnaie est à *peu près* de même valeur que la bonne.

Là où l'Église affirme, les protestants nient ; là où l'Église enseigne, les protestants se révoltent. Dans l'Église catholique règne l'unité la plus complète, la plus fondamentale, d'enseignement et de croyance, de culte et de religion. — Chez les protestants, chacun croit comme il veut et vit comme il croit ; c'est l'anarchie religieuse, c'est l'opposé de l'unité. Ils ne sont unis que sur un seul point : la haine du catholicisme.

Le catholique a pour règle de sa foi l'enseignement net, infaillible de l'Église. — Le protestant rejette l'Église, méprise son autorité et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le catholique vénère dans le Pape le Vicaire de

JÉSUS-CHRIST, le chef des fidèles, le pasteur suprême, le docteur infaillible de la foi.—Le protestant ne voit en lui que l'Antéchrist, le vicaire de Satan et l'ennemi principal de l'Évangile.

Le catholique adore dans l'Eucharistie JÉSUS-CHRIST qui y est réellement présent.—Le protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le catholique vénère, invoque, aime la sainte Vierge MARIE, mère de DIEU.—Le protestant a pour elle un éloignement invincible, qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à la haine.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Église, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.—Les protestants ne reconnaissent pas ces sacrements ; c'est à peine si quelques sectes conservent encore la vraie notion du Baptême.

Et ainsi de tous les dogmes : oui, de tous, même des plus essentiels, des plus intimes de la religion, des dogmes sans lesquels on cesse d'être chrétien. Plus nous allons, plus le protestantisme *proteste* contre la foi qu'il a abandonnée. A Genève, à Strasbourg, à Paris, dans toutes les Facultés de théologie protestantes françaises, allemandes, américaines, etc., on entend des pasteurs nier la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, nier le mystère de la sainte Trinité, le péché originel, et détruire le christianisme par sa base.

Voilà comment les sectes protestantes s'accordent à *peu près* avec la sainte Église catholique. Elles en sont séparées plus ou moins, selon qu'elles sont plus

ou moins logiques, et qu'elles appliquent mieux le principe protestant du libre examen ; celles qui paraissent le plus rapprochées de l'Église en sont néanmoins séparées par un abîme.

Le protestantisme est à la religion ce que NON est à OUI. Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

## II. LE CATHOLICISME ET LE PROTESTANTISME PEUVENT-ILS ÊTRE VRAIS TOUS LES DEUX ?

Evidemment non.

La religion étant la connaissance et le service du seul vrai DIEU, elle est nécessairement *une*, comme DIEU lui-même. Il n'y a qu'un DIEU, qu'une vérité, qu'un Christ, qu'une foi, qu'une religion véritable.

Ceux qui disent qu'on trouve la vraie religion du Christ dans le protestantisme comme dans le catholicisme, et *vice versa*, sont ou bien des incrédules qui se soucient fort peu de la vérité, ou bien des ignorants, des étourdis qui parlent sans réfléchir.

Si deux religions absolument opposées, telles que la religion catholique d'un côté et les sectes protestantes de l'autre, pouvaient être également véritables, il faudrait dire que le OUI et le NON sont également vrais, et que deux hommes qui se contredisent sur un même point peuvent avoir également raison tous deux.

Je viens de montrer surabondamment l'opposition fondamentale de l'Église catholique et des diverses fractions du protestantisme. Prenons un exemple entre mille. L'Église enseigne que dans le sacrement de l'Eucharistie Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est réelle-

ment et substantiellement présent ; or, presque toutes les sectes protestantes nient cette vérité, et taxent d'idolâtrie la croyance de l'Église. Il faut bien que l'une de ces deux affirmations soit fausse. Or, une religion qui se trompe, ne serait-ce que sur un seul point, ne peut être la vraie religion. Donc il est matériellement impossible que le catholicisme et le protestantisme soient vrais tous les deux.

---

### PREMIER PSAUME DE DAVID.

LE BONHEUR DE L'HOMME JUSTE.

---

Heureux l'homme qui des méchants  
Évite les conseils impies,  
Fuit de leur chemins séduisants  
Les insidieuses perfidies.  
Il n'a qu'un but dans ses desseins :  
Faire la volonté divine ;  
Tous les soirs et tous les matins  
Pour l'étudier son front s'incline.  
Comme l'arbre aux rameaux puissants,  
Il puise dans un sol fertile  
Tous les sucres les plus nourrissants,  
Donnant son fruit en temps utile.  
Ici-bas sa prospérité  
N'est pas cette œuvre éphémère  
Que le vent de l'iniquité  
Balaye comme une poussière.  
Il suit toujours le bon chemin,  
Celui de la vie éternelle ;  
Mais le pécheur aura pour fin  
L'horrible mort perpétuelle.

---

## LEÇON DE PATIENCE

AUX MALADES.

LEÇON UNIQUE : *Si vous vous mettez dans l'état où vous devez être, c'est-à-dire à souffrir et à mourir, vous serez bientôt soulagé et vous trouverez la paix.*

(Imit., 2, 12.)

JÉSUS.

La maladie est le creuset dans lequel s'épurent mes serviteurs ; c'est l'école de patience où je leur apprend à devenir des saints ; c'est la fournaise où l'amour-propre se consume ; c'est le glaive salutaire qui les sépare et les détache de ce monde. pour élever leurs pensées et leurs espérances vers le ciel.

L'ÂME.

O très douce volonté de mon Dieu, qui m'étendez sur ce lit de douleurs, soyez éternellement bénie ; ô desseins éternels de la volonté de mon Dieu, je vous adore : je consacre et dédie ma volonté, pour vouloir à jamais ce qu'éternellement vous avez voulu . . . Oh ! que je fasse donc aujourd'hui, et toujours et en toutes choses, votre divine volonté ! Oui, Père céleste, si tel est votre bon plaisir, je le veux . . . *Oui, mon Père, oui, toujours oui !*

Les épreuves de la vie sont la semence des joies du Ciel. Pour les justes, la douleur est plus chère que la joie ; elle les rapproche du Christ.



**NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.**

L'Eglise a approuvé le pieux exercice suivant, en l'honneur de la Mère des douleurs.

Réciter sept *Ave Maria*, et après chaque *Ave Maria* la strophe ci-dessous :

Sancta Mater, istud agas  
Crucifixi fige plagas  
Cordi meo validè.

Marie, ô Mère de douleur,
Daignez imprimer dans
mon cœur
Les blessures du Sauveur.

*Indulg. de trois cents jours, une fois le jour.*  
*Indulgence plénière, une fois le mois,*  
*aux conditions ordinaires de la confession,*  
*communion et d'une prière pour l'Eglise.*

(18 juin 1876.)

## Salutations en l'honneur des sept Douleurs de la Sainte Vierge.

(Traduites du *Paradis de l'âme*, de Horstius).

### I

Je vous salue, douce Mère du Christ, qui avez appris du vieillard Siméon qu'un glaive de douleur transpercerait votre Cœur.

En souvenir de cette douleur, soyez mon refuge au sortir de cette vallée de larmes, et faites-moi jouir du bonheur du ciel. *Ave Maria.*

### II

Je vous salue, douce Mère du Christ, qui, fuyant la fureur d'Hérode, avez cherché le salut dans l'exil.

O Reine des Bienheureux, espoir de notre exil, rendez-moi invincible contre l'adversité et digne de la société de votre Fils. *Ave Maria.*

### III

Je vous salue, douce Mère du Christ, pleurant sur votre Enfant bien-aimé. Quelle tristesse pour votre Cœur !

En souvenir de cette douleur, faites-moi trouver Jésus-Christ, et quand je le tiendrai sur mon cœur, que jamais je ne l'abandonne ! *Ave Maria.*

### IV

Je vous salue, douce Mère du Christ, qui avez vu votre Fils enchaîné, frappé par des mains cruelles.

Que les souffrances du divin Patient assurent mon

pardon ! Que l'amour de la Mère compatissante fasse croître ma charité ! *Ave Maria.*

## V

Je vous salue, douce Mère du Christ, qui, gémissante, près de la Croix, avez vu, hélas ! votre Bien-aimé Fils mourir d'une mort cruelle.

Par ce glaive de douleur, qui transperça votre âme, donnez-moi un amour généreux, capable de triompher de la mort. *Ave Maria.*

## VI

Je vous salue, douce Mère du Christ, qui avez reçu sur vos genoux le cadavre de votre Fils, en le baignant de vos larmes !

Que votre douleur, Mère pleine de grâce, soit ma force à l'heure suprême et me fasse trouver miséricorde près de vous. *Ave Maria.*

## VII

Je vous salue, douce Mère du Christ, pleurant votre Fils, enseveli dans le tombeau.

Que toutes ces douleurs, souffertes avec tant d'héroïsme, me donnent vigueur et courage dans la lutte, et, après la victoire, joie et bonheur avec les Saints du Ciel. *Ave Maria.*

---

O Marie, mère de Dieu et des pécheurs, conduisez à la recherche de Jésus toutes les âmes qui l'ont perdu. Ramenez Jésus partout où il n'est plus.

---

**PREMIÈRE ÉCOLE A VILLE-MARIE.**

**D**URANT les premières années de la colonie, on n'eut aucun besoin d'écoles ; car depuis 1642 jusqu'à 1654, il n'y eut qu'un très petit nombre de mariages ; et encore, les enfants qui vinrent au monde durant les huit premières années moururent-ils tous en bas âge.

“ On a été environ huit ans, dit la sœur Bourgeoys, sans pouvoir garder d'enfants à Montréal ; ce qui donnait bonne espérance, puisque Dieu prenait les prémices. La première qui est restée vivante fut Jeanne Loysel, que l'on me donna à quatre ans et demi et qui a été élevée et a demeuré à la maison jusqu'à son mariage avec Jean Bourdon. Jean Desroches est venu après Jeanne Loysel.”

Ce fut peu de temps après l'arrivée à Ville-Marie des quatre premiers Messieurs de Saint Sulpice, que Marguerite Bourgeoys commença à exercer les fonctions de maîtresse d'école. Ayant quitté la maison de M. de Maisonneuve, qui lui avait confié le soin de son ménage et le maniement de ses intérêts domestiques, elle alla habiter une pauvre étable que le gouverneur lui offrit au nom des seigneurs, avec un terrain adjacent.

C'était là que Marguerite Bourgeoys devait former sa communauté, destinée à répandre dans la colonie naissante l'esprit et les vertus de la Très Sainte Vierge. On eut dit que, pour donner à la sœur Bourgeoys des rapports de ressemblance plus parfaits et plus touchants



*La Vénérable sœur Bourgeoys inspire aux enfants  
de Ville-Marie la piété envers  
la Sainte Vierge.*

avec cette sainte Mère, Dieu voulût qu'en entrant dans l'exercice des fonctions de sa vocation, elle n'eût à Ville-Marie d'autre logement que celui que Marie avait trouvé à Bethléem ; et que ce lieu, qui rappelait si bien l'étable où son Divin Fils avait voulu naître dans le monde, fut aussi le berceau de cette nouvelle société.

“ Quatre ans après mon arrivée, écrit la vénérable mère Bourgeois, M. de Maisonneuve voulut me donner un étable de pierre pour en faire une maison, et y loger celles qui feraient l'école. Cette étable avait servi de colombier et de loge pour les bêtes à cornes. Il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter par une échelle, par dehors, pour y coucher. Je la fis nettoyer, j'y fis faire une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants. J'y entrai le jour de sainte Catherine (30 avril 1657).

“ Ma sœur Marguerite Picard demeurait alors avec moi, et là je tâchai de recorder le peu de filles et de garçons capable d'apprendre.”

Dès ce jour, Marguerite Bourgeois fut considérée comme institutrice de la jeunesse et qualifiée, dans les registres, du titre de *filles maîtresse d'école*.

Le désir des Associés de Montréal était de mettre Marguerite Bourgeois en pleine possession de cette maison, de telle sorte qu'elle ne put y être troublée, dans la suite ; c'est pourquoi M. de Maisonneuve lui en fit donation en leur nom par un acte en forme, le 28 janvier 1658. On voit par cet acte que le bâtiment en pierre, donné à la sœur Bourgeois, avait 36 pieds de long sur 18 de large et qu'il était accompagné d'un

terrain de 48 perches, destiné sans doute aux récréations des maîtresses et des enfants.

“ La présente concession, ajoute-t-on, faite pour servir à l’instruction des filles de Montréal au dit Ville-Marie, tant pendant le vivant de la dite Marguerite Bourgeoys, qu’après le décès d’icelle à perpétuité.”

Mais comme la maison et le terrain étaient en face de l’enclos de l’Hôtel-Dieu, sur la rue Saint-Paul, M. de Maisonneuve mit pour condition à la donation, que si la sœur Bourgeoys, ou celles qui lui succèderaient, venaient à se fixer dans un autre local plus commode pour leur fonction, l’Hôtel-Dieu pourrait prendre la maison et le terrain, en payant le prix.

Dans cette pauvre étable, la sœur Bourgeoys commença donc à exercer son zèle en faveur des petites filles et des petits garçons de Ville-Marie, dont elle fut la première institutrice.

Convaincue qu’on ne peut commencer trop tôt l’éducation des enfants, la courageuse Fondatrice se plaisait à les réunir dès l’âge le plus tendre, afin de leur inculquer les vérités chrétiennes et d’incliner doucement leurs cœurs vers le bien.

La zélée Fondatrice éleva ainsi tous les enfants de Ville-Marie, sans distinction, jusqu’au moment où la population devenant plus considérable, elle dut se borner à l’éducation des filles. Son ardent amour envers Jésus-Eucharistie la faisait redoubler de soins et d’attention envers celles qui se préparaient à leur première communion.

Il y avait encore dans le pays quelques filles qui n'étaient plus en âge de venir à l'école : Marguerite voulut étendre sur elles son industrielle charité, en les réunissant aussi dans cette maison pour les animer toutes à la piété et les exciter à la ferveur. Dans ce dessein, elle établit sur le modèle de ce qu'elle avait vu pratiquer à Troyes, *la Congrégation externe*, qu'elle commença le jour de la Visitation (2 juillet 1658); ce qui insensiblement fit appeler du nom de *Congrégation* la maison de la communauté.

L'étable de pierre où la Mère Bourgeoys s'était logée en 1657, étant devenue insuffisante pour les besoins des Sœurs et des élèves, elle résolut de bâtir, sur le même terrain, une maison de bois plus convenable à son œuvre et pouvant loger douze personnes. Le nombre des enfants continuant à augmenter et les Sœurs témoignant le désir d'être un peu moins à l'étroit, la dévouée Fondatrice consentit, en 1669, à la construction d'une maison de pierre plus spacieuse.

Ce dévouement de la Mère Bourgeoys, pour la formation des enfants, s'étendait à toutes les classes de la société. *La Très Sainte Vierge*, disait-elle, *a reçu avec la même affection les bergers et les rois ; à son imitation, les Sœurs de la Congrégation ne doivent pas avoir plus de considération pour les enfants des riches que pour les pauvres, mais les aimer toutes d'une égale charité. Si elles avaient quelque préférence, ce devrait être pour celles qui sont les plus délaissées. La Très Sainte Vierge est allée aux noces de Cana, parce que c'étaient des pauvres et qu'il y avait à exercer la charité à leur égard.*

## L'HOMME ET LA BÊTE.

On demandait à un philosophe chrétien : " Quelle différence y a-t-il entre l'homme et la bête ? "

Il répondit :

" *L'homme* est une âme revêtue d'un corps composé de chair et d'os. Le corps et l'âme sont tellement unis, que nous ne sommes des *hommes* que par suite de cette union.

" Le corps, qui est de la matière, doit mourir ; mais l'âme qui est esprit n'est point sujette à la mort.

" *La bête* est un corps sans âme raisonnable, libre et immortelle.

" La distinction entre l'homme et la brute, c'est l'âme.

" Lorsque vous *pensez*, c'est votre âme qui pense en vous ; lorsque vous *aimez*, c'est votre âme qui aime en vous ; lorsque vous *voulez*, c'est votre âme qui veut.

" L'âme est un esprit créé à l'image de DIEU et capable pour cette raison, de connaître la vérité, d'aimer le bien et d'agir librement.

" Sommes-nous des bêtes ?—Si l'on s'en tenait aux apparences, et si l'on examinait la vie de beaucoup de gens, on serait tenté de répondre : Oui !

" Il y a des hommes qui deviennent bêtes, qui pensent, qui aiment et qui vivent comme les bêtes. Quand ils ont bien mangé, bien bu, bien dormi, ils sont contents. Et leur âme ? . . . Pauvres gens !

" Y a-t-il des bêtes qui deviennent hommes ? — Que ceux qui veulent vous faire descendre du singe y réfléchissent.

" Dire : *Quand je serai mort, tout sera mort*, c'est dire : Je ne suis qu'une bête et la dernière des bêtes ; car les bêtes n'ont besoin ni d'habits, ni d'argent, ni de chaussures ; elles voient plus loin que nous, elles courent plus vite, elles n'ont point de chagrins . . . C'est là le langage de la passion, et non pas de la raison ; c'est le cœur corrompu qui fait perdre la tête. Ceux qui parlent ainsi, du reste, ne sont pas sincères. Ce qui le prouve, c'est que la plupart d'entre eux changent de langage au moment de la mort.



VEUX-TU RIRE AVEC MOI ? PETIT FRÈRE !

### BÉBÉ

Qu'il est gentil, le bébé frais et rose,  
 Minois charmant et tapageur !  
 Pour le parer, l'incarnat de la rose  
 Se mêle au blanc du lis, en fleur.

Épanoui, son visage est si drôle  
 Avec ses yeux pleins d'inconnu,  
 Dont le regard doucement vous enjôle  
 Par son air béat d'ingénu.

Quand au berceau, le bel ange, il sommeille,  
 On voit comme un nimbe des cieux  
 Briller au front de la tendre merveille  
 Qui, par fatigue, a clos les yeux.

Le corps penché sur ce cher petit monde,  
Le père vient baiser au front  
La rose tête, adorablement ronde  
Dans ses cheveux d'un beau blond.

Sur l'édredon bien joliment repose  
Un bras dodu, fort bien moulé ;  
L'autre se cache en gracieuse pose  
Sous le petit cou potelé.

Dors, gros bébé, dors, gentille âme blanche,  
Dont le rêve est tout Paradis.  
Aux battements de ton haleine franche  
On croirait voir dormir un lis.

Mais le rideau s'agite et se soulève,  
Le berceau devient frémissant ;  
Ils sont partis, tous les gens du rêve,  
Le cher trésor est gémissant.

Son bras se tend, puis sa bouche mignonne  
Se met à sonner du clairon,  
Sa main recherche, effleure et tatillonne  
Le col aimé du biberon.

Dès qu'il entr'ouvre un œil à la lumière  
Bébé se réveille en chansons.  
Ne grondez pas, car c'est là sa manière  
D'imiter les jolis pinsons.

Bientôt sa faim, de nouveau satisfaite,  
Le frais lutin vous sert gratis  
Et clair regard et gentille risette  
De ses yeux de myosotis.

Seigneur, veillez aux berceaux de nos anges,  
Ce sont parcelles de nos cœurs.  
Leur bégaiement célèbre vos louanges,  
Et du foyer ce sont les fleurs.

Lodoïs.

## MOTS D'ENFANTS

—Est-ce que le petit Jésus est venu en classe chez vous, demandait un enfant de quatre ans à sa maîtresse ?

\*  
\* \*

—Qu'est-ce que l'aumône *corporelle* ? demandait une dame catéchiste à son élève.

—C'est, répondit l'enfant, donner un morceau de pain à un *monsieur* qui n'en a pas.

—Et l'aumône *spirituelle* ?

—Il me semble, Madame, que ce doit être ce que vous faites pour moi ?

\*  
\* \*

On a défendu à Monsieur Loulou de prendre des allumettes ; mais lui s'amuse à désobéir.

—Tu verras, lui dit sa grande sœur, que le bon Dieu te punira.... Tu sais qu'il est tout-puissant....

—Qu'est-ce que ça veut dire que le bon Dieu est tout-puissant ?

—Eh bien ! qu'il fait tout ce qui lui plaît.

—Alors, c'est comme moi, répond Loulou.  
Monsieur Loulou n'est qu'un enfant gâté.

\*  
\* \*

*Les astres et le ciel.*—Leverrier, le grand astronome chrétien, venait de découvrir une nouvelle planète.

L'évêque de Coutances, l'ayant rencontré, l'en félicita en disant :

—Vous venez, Monsieur, d'élever jusqu'aux astres la gloire de votre nom.

Le savant répondit :

—Monseigneur, je veux monter encore plus haut ; j'ai l'ambition d'aller jusqu'au ciel.

## RÉPARTIE ENFANTINE.

La petite Marie-Anne, âgée de quatre ans, a un caractère très irritable. Hier encore, elle a désobéi à sa mère, et, cette dernière voulant la reprendre, l'enfant est entrée dans une grande colère. La maman l'a prise alors par la main et, la conduisant devant un crucifix, elle a dit à sa petite rebelle.

—Tu vois Notre-Seigneur ? eh bien ! Il est attaché à la croix parce que Marie-Anne a été méchante.

Mianne, comme on l'appelle, aime bien le bon Dieu, et la voilà toute chagrine en voyant les suites de sa faute.

Elle se met donc à jouer tranquillement ; puis, un instant plus tard, ayant jeté les yeux sur l'image du Sauveur crucifié, elle court à sa mère en criant :

—Vois, maman, Mianne n'est plus méchante et le bon Jésus ne descend pas de sa croix !

## CONCOURS DE SEPTEMBRE.

### I. REBUS.



## II. CHARADE.

Jugez si j'ai le don de plaire.  
 Je sais flatter le goût, l'odorat et les yeux ;  
 La moitié de mon tout est au sein de la terre,  
 Et l'autre moitié dans les cieux.

## III. ARITHMÉTIQUE.

*Deviner un chiffre sans le connaître.*

Pensez un nombre. Doublez-le. Ajoutez-y 10. Partagez le total par la moitié. Retirez de la moitié qui vous reste le nombre que vous avez pensé d'abord.

Quel nombre vous reste-t-il *toujours* ?...

## AUX PRIÈRES.

- T. Rév. F. Bourgeault, vicaire capitulaire du diocèse.  
 Rév. C. F. Palin, prêtre du Séminaire.  
 Rév. Mère Deschamps, supérieure de l'Hôpital général.  
 Sœur Saint Rémi, des Sœurs de la Congrég. Notre-Dame.  
 “ Saint Hormisdas “ “ “ “  
 “ Eugénie Houle, des Sœurs de la Providence, Montréal.  
 “ Clet, née Marie Rose Lalonde, “ “  
 “ Pascal, née M. Délia Desrosiers, “ “  
 “ Marie Jean-Baptiste, des Sœurs de Sainte Anne.

**Nota.**—Nous convions tous nos zélateurs et toutes nos zélatrices à un nouvel effort, en faveur de la diffusion du BULLETIN, après le long repos des vacances. Nous mettrons tous nos soins à le rendre à l'avenir plus intéressant et plus utile.

*Loué soit le Très Saint Sacrement.*

*Loué soit le Cœur sacré de Jésus.*

*Boîte du Bulletin Eucharistique,  
 B. P. 2261, Montréal.*